Le Monde

« Les Yeux verts », le voyage magique de deux jeunes exilés filmé par le duo Fanny Liatard et Jérémy Trouilh

Partant du syndrome de résignation, qui touche des enfants demandeurs d'asile plongés dans le coma, le deuxième long-métrage des deux réalisateurs bascule dans le conte et le fantastique. Par Boris Bastide



Sayyid El Alami (Nour) et Douae Butarbuch Mzaouki (Chaya) dans « Les Yeux verts », de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh. MARGAUX OPINEL/HAUT ET COURT

L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

En 2021, le film Gagarine séduisait la critique en offrant un regard décalé sur la banlieue. S'éloignant des codes du naturalisme, les réalisateurs Fanny Liatard et Jérémy Trouilh prenaient pour prétexte la démolition à venir d'un grand ensemble à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) pour emmener leurs personnages en résistance contre l'ordre du monde, dans un univers onirique et poétique inspiré de la conquête spatiale.

Leur deuxième long-métrage, Les Yeux verts, prolonge ce geste, tout en le déplaçant. La cité francilienne laisse place cette fois-ci à la forêt landaise, en bord de mer. C'est là que sont installés Rafi (Omar Al Jbaai), le père, et ses deux enfants, Nour (Sayyid El Alami), presque adulte, et Chaya (Douae Butarbuch Mzaouki), une petite fille d'une dizaine d'années. Ayant fui l'Irak, ils ont demandé l'asile en France. Mais, après un premier refus, au moment où s'ouvre le film, ils sont dans l'attente d'une décision définitive de la justice. Très vite, on apprend que celle-ci leur est à nouveau défavorable et qu'ils ont un mois pour quitter le territoire. Alors que Rafi part travailler quelques semaines en Espagne, avec l'idée d'accumuler un peu d'argent pour permettre aux siens de rejoindre ensuite le Royaume-Uni, Nour tombe dans un profond sommeil, laissant Chaya seule.

La découverte du syndrome de résignation, qui concerne en premier lieu des enfants demandeurs d'asile s'enfermant à cause de leur anxiété dans des états comateux, a servi de point de départ à Fanny Liatard et à Jérémy Trouilh et à leur coscénariste, Guillaume Laurant. Mais, là encore, comme pour Gagarine, cette inspiration tirée du réel est le prétexte pour nourrir un récit qui bascule très vite du côté du conte. La partie du film ancrée dans la réalité est d'ailleurs la moins réussie. La faute à des personnages secondaires trop superficiellement écrits, notamment Marion, la professeure de Chaya interprétée par Anamaria Vartolomei, au didactisme un peu appuyé.

Abolir les frontières

Le récit épouse, en grande partie, le point de vue de Chaya, déterminée à aller chercher son grand frère dans ses rêves. Cette quête permet à l'enfant de revisiter son passé, et notamment le drame qui a coûté la vie à sa mère et sur lequel plane un étrange mystère. Les Yeux verts est plus convaincant quand il penche ainsi du côté de l'onirisme. Comme Nour, qui se déplace partout avec ses carnets de dessin, le film sait davantage s'exprimer avec les images qu'avec les mots. Celles-ci sont frappantes, exploitant au mieux cet environnement où cohabitent la terre, l'eau, l'air et le feu. Telles ces vagues qui paraissent submerger Nour, au moment où il s'endort sur son canapé. Ou ce liquide noir qui peu à peu se répand partout comme une menace.

Un phare, au sommet duquel se retrouvent, au début du film, Nour et son ami Ben (Arcadi Radeff), qui vit reclus dans la forêt, domine les paysages de sable et de pins, où les personnages cherchent refuge, offrant d'impressionnants points de vue. Horizontalité et verticalité, goût du détail – à travers l'usage d'objets notamment –, et larges panoramas, rêves et réalité… Fanny Liatard et Jérémy Trouilh cherchent à créer de la porosité entre des éléments qui, en apparence, s'opposent, comme pour abolir les frontières. Ce à l'aide d'une mise en scène qui privilégie sans cesse le mouvement. La musique composée par Amine Bouhafa joue aussi l'intégration de tonalités orientales à des mélodies classiques, aux côtés de touches plus fantastiques.

Boris Bastide